

Parmi les grandes avant-gardes artistiques du XX<sup>e</sup> siècle, rayonne l'œuvre de Christian Dotremont (1922-1979), toute d'esquives secrètes. Esquives ? Il y aura eu, en chemin, ces rencontres cardinales, avec Magritte, Mariën, Colinet, ou, à Paris, Eluard, Cocteau ; le groupe La Main à Plume durant l'Occupation ; les revues *Le Ciel bleu* et *Les Deux Sœurs*, après la guerre ; le fugace surréalisme révolutionnaire ; et, en 1948, la création de Cobra. Mais, bientôt, le Belge Dotremont repart pour Bruxelles, puis, pour bien plus au Nord : Scandinavie, Laponie où il accomplit de longs et nombreux périple de 1956 à sa mort, guère plus de vingt ans après. Pareille traversée, on le pressent, approfondit l'expérience du vide débutée en 1951, lorsqu'advient la catastrophe intime : l'épreuve de la tuberculose qui fore son « trou » dans les poumons. Exit, dès lors, la foi dans le langage, héritée du surréalisme. Exit la prosodie d'une écriture qu'on eût dite litannique. Place à une poésie comme « déchantée », à ce lyrisme rugueux, anti-lyrique – expression balafrée du vide. Ni surréaliste, ni textualiste, rétive, en somme, à toute catégorisation, l'écriture, chez Dotremont, n'est jamais absolutisée. Ainsi, au début de l'année 1963, tandis qu'il travaillait aux ébauches du poème *Abstrates*, Dotremont prenait note d'un choix de textes qu'il entendait proposer à la *N.R.F.* sous le titre *Ancienne Éternité*. S'y croisaient les principaux titres de son œuvre poétique : *Ancienne éternité*, donc, mais aussi *Souvenirs d'un jeune bagnard*, *Dorine*, *La Reine des murs*, *Où pas un marin ne vient*, *Digue*, *Vues*, *Laponie*, *Poèmes tmèses*, *Moi qui j'avais*, *Rutebilen*. La présente anthologie, revue et corrigée, réunit les plaquettes publiées par l'auteur de 1940 à sa mort, à quoi s'ajoutent quelques poèmes de jeunesse et une sélection d'écrits posthumes ou dispersés. Un volume fort bienvenu, l'édition des *Œuvres poétiques complètes* étant depuis quelques années épuisée. Peut-être, à trop privilégier le rôle de Dotremont dans la fondation et la réaffirmation de Cobra, court-on le risque d'occulter la vigueur de ces œuvres si personnelles, jusqu'alors injustement négligées, et que leur dimension transgénérique et transnationale ont, étonnamment, desservies. Or, après Cobra, cet inlassable travail d'inscription suivit un cours singulier, matérialisé pendant les dix dernières années de sa brève existence par les célèbres logogrammes auxquels Dotremont reste attaché – mais à quoi il serait absurde de le réduire. On en parcourt ici de vifs, de somptueux, d'une grâce presque fiévreuse, mue, dans le tracé de la lettre, d'une sève ludique. Ici, comme ailleurs, les questions esthétiques et philosophiques, liées à celles d'espace et de profondeur, révèlent le pouvoir d'abstraction de la pensée conceptuelle, toujours pour en déjouer les formalismes. Priorité donnée aux lois du désir, du corps ; par là, l'auteur paraît rencontrer l'œuvre du poète Yves Bonnefoy, qui, en 1947, avec son *Anti-Platon*, réfutait la thèse platonicienne de la domination des idées intemporelles sur le sensible. Dotremont lui-même croyait noter, lorsqu'il n'était qu'un enfant, que certaines plantes ont une apparence de lettres, que le vent frôle les herbes comme la main l'alphabet. Toute sa vie, il s' « exalta » – c'est son mot – de la proximité qu'on peut ressentir par la voie d'une fleur entre la vie la plus instinctuelle et le signe. Jamais, peut-être, les mots de Bonnefoy, préfacier des *Œuvres poétiques complètes*, n'ont été plus sensibles que pour saisir cette déchirante vitalité, cette rencontre du « corps blessé et du langage immortel » : « Au travers de ces pages [...] mieux vaut savoir reconnaître que le désir d'écrire y était déjà combattu par le besoin de désécrire, d'attester dans la ténuité de l'écrit l'au-delà de la littérature et même celui des mots ».

**Paloma Hermine Hidalgo**  
**« Les Lettres françaises »**